

Témoignage d'un collègue et ami

J'écris cet hommage alors que je sors à peine de la célébration tenue à l'Église Saint-Viateur d'Outremont à la mémoire de François Chevrette. Le connaissant, le caractère religieux de la cérémonie m'a surpris. François qui riait aux éclats quand je lui rappelais cette entrée du *Journal* de Jules Renard: « Faire une conférence sur Dieu, avec projections ». Le même qui aimait à répéter cette anecdote où François Mauriac, rencontrant la femme de Daniel Rops, auteur qui avait fait fortune en écrivant une biographie du Christ (*Jésus en son temps*), lui avait dit, tout en caressant du revers de la main le manteau de vison qu'elle portait: « Doux Jésus! ».

Mais j'ai compris, en apprenant qu'il avait laissé à son exécuteur testamentaire pleine liberté de décider de ce qu'il convenait de faire de son corps, qu'encore une fois, François avait choisi la générosité. Il laissait à ceux qui restent le soin de décider de ce qu'il devait advenir de sa dépouille. Comme il a laissé à ses étudiants le meilleur de lui-même, sans retenue, sans attentes.

Mais, alors même que j'étais dans l'église, j'ai compris autre chose. Cet érudit sans prétention aucune, cet esprit universel dont on découvrait au goutte à goutte toute l'étendue de la culture, cet homme qui parlait peu ou pas de spiritualité est peut-être celui qui, à sa façon, a permis à plusieurs générations d'étudiants d'approcher au plus près ce qu'on est en droit d'appeler le sacré, cette manifestation de la transcendance qui ne loge pas que dans les lieux de culte.

Pour François, l'enseignement n'était pas un métier, mais une vocation, une mission, c'est-à-dire un engagement total de sa personne au service des autres. Le rapport entretenu avec lui n'avait rien d'égalitaire, en ce sens qu'on devinait confusément, en le côtoyant, être en présence non seulement d'un homme exceptionnel, mais de l'incarnation — au sens premier du terme — d'un idéal socratique de générosité intellectuelle.

Si le sacré peut être défini comme un « point fixe » qui permet à celui qui y pose le regard de s'orienter dans le chaos, l'idée de l'enseignant et de

l'enseignement qu'incarnait François a constitué, pour moi comme pour d'autres, un tel point de référence. Une idée dont on sentait qu'elle le dépassait lui-même pour toucher à quelque chose d'indicible. Pour lui, « apprendre » était une posture existentielle avant même d'être une profession. Et, dans sa bouche, « apprendre » et « donner » se disaient en un même souffle.

Dans un monde et une discipline saturés par le vocabulaire de l'égalité, François a raffermi ma conviction que l'inégalité des talents est précisément ce qui rend la vie magnifique. Sans elle, je ne sais pas où j'aurais trouvé l'émerveillement qu'il m'a procuré. Marcel Gauchet exprime magnifiquement le sentiment engendré par le contact avec une « individualité d'exception » comme François Chevrette : « ...on apprend, au contact de cet exemple, la possibilité d'une certaine position à l'égard du savoir, d'une certaine relation avec lui, faite à la fois d'identification subjective et de distance, nourries de la liberté que procure la maîtrise, qui sont les choses du monde les plus rares et les plus difficiles à conquérir quand il s'agit de savoir... C'est le rapport subjectif de l'enseignant au savoir qui fait en vérité l'efficacité de l'enseignement ».

François se mouvait avec une aisance déconcertante dans un univers où non seulement tous les grands noms du droit trouvaient leur place, mais dans lequel on croisait aussi Anatole France, Marguerite Yourcenar, Paul Valéry, Georges Simenon, Julian Barnes, Lawrence Durrell, André Maurois, ou encore, Alexis de Tocqueville, Raymond Aron, Bertrand de Jouvenel, et combien d'autres qui faisaient de son appartement de célibataire un des endroits les plus peuplés qu'il m'a été donné de connaître. Et de tout cela, il faisait un monde cohérent où les questions étaient plus nombreuses que les certitudes. Et les questions, c'est toujours à nous qu'il confiait la tâche d'y répondre en premier.

Par sa culture, par sa maîtrise parfaite de la discipline juridique, par son acharnement enjoué à faire de ses étudiants les instruments de leur propre développement, François faisait la démonstration quotidienne qu'une vie intellectuelle réussie suppose un arrachement de soi, un décemment, un effort constant à faire grandir l'étendue de ce qu'on ignore parce qu'on veut bien courir le beau risque d'en savoir toujours plus. Cet élan hors de soi qui nous permet de mieux y revenir, François nous l'enseignait tous les jours.

Mais, il faut bien le dire, derrière cet œil qui brillait, derrière cette main qui a toujours tremblé un peu, on sentait parfois un abysse de souffrance. Si François a tant donné, c'est peut-être parce qu'il avait une soif inextinguible de recevoir. Je pense avec émotion à tous ces visages qui, au cours de sa vie, se sont illuminés au contact de sa présence et qui ont ainsi jeté un peu de lumière sur cette âme meurtrie. François, c'était l'ombre et la lumière. Je me reconforte en pensant qu'au contact de ce célibataire, nous avons été plusieurs à avoir été enfantés une deuxième fois. Et que nous avons eu et avons encore pour lui l'amour porté à un père.

Edmond Rostand définissait le panache comme « n'[étant] pas la grandeur, mais quelque chose qui s'ajoute à la grandeur, et qui bouge au-dessus d'elle. C'est quelque chose de voltigeant, d'excessif, et d'un peu frisé ». François enseignait avec panache. Il enseignait comme si chaque jour était le dernier. Il est mort en faisant ce qu'il aimait. Il est mort alors qu'il corrigeait des copies d'examen. Et deux semaines après son décès, son chien qu'il adorait a rendu l'âme lui aussi, incapable de survivre à son maître. François est mort comme un vieux cheval qui s'écroule dans son harnais, le cœur fatigué d'avoir bien fait ce qu'il avait à faire.

Merci François Chevette, mon maître et mon ami.

Jean LECLAIR

Professeur titulaire

9 juin 2012